

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

1^{ère} année, No 25 — Samedi, 25 octobre 1884
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montreal

LE No. 5 CENTS.

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00.



LES ENFANTS S'AMUSENT !

LE MONDE ILLUSTRE.

Montréal, 25 octobre 1884

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu.—Poésie : La va'se des feuilles.—Le mort-vivant.—Un conseil par semaine.—Nos primes.—La Chambre No. 7 (suite), par Raoul de Navery.—Les trois candidats à la présidence des Etats-Unis.—Les fenêtres de jadis.—Une curieuse histoire.—De partout.—Récréations en famille : Charade, énigme et rébus.—Le jardin du mariage.—Variétés.—Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : Les enfants s'amuseant.—Feuilles d'automne.—Gravure du feuilleton.—Rébus.

ENTRE-NOUS

—Moi, je vous dis que ce sont les Irlandais...
—Allons donc ! vous voyez les Irlandais partout !

—Oui, le coup vient d'O'Donovan Rossa, qui est l'âme de tous les complots, et je vais même plus loin, je soutiens qu'il n'y a pas deux onces de dynamite qui font explosion sans l'ordre du chef des féniens.

—Cependant, il y a eu des tentatives de ce genre ailleurs qu'en pays anglais. Souvenez-vous de la mort du czar, Alexandre II ; des explosions qui ont eu lieu en Allemagne, en Autriche, etc.

—Tout cela n'est que la conséquence du même principe, c'est la lutte de l'opprimé et de l'oppressé dont l'Irlande est le centre... Enfin, je mettrai ma main au feu que ce sont les féniens qui ont fait le coup...

Ceci se disait l'autre jour au coin des rues Notre-Dame et Saint-Gabriel ; je saisis au vol ce lambeau de discussion et je poursuivis ma route.

* *

Au coin de la côte Saint-Lambert et de la rue Saint-Jacques, j'entrevis un groupe assez animé ; flairant une nouvelle, je m'approchai et je fis halte sous le fallacieux prétexte d'allumer un cigare.

J'étais aux premières loges pour entendre.

—Que diable voulez-vous que cela leur fasse, dit l'un, qu'il y ait là une bâtisse ou qu'il n'y en ait pas ? Quel bénéfice pourraient-ils en retirer ?

—Cependant, la haine, la vengeance...

—Ta, ta, ta, dans tout crime, faites-vous toujours ces deux questions, d'abord : "Où est la femme ?" puis : "A qui le crime profite-t-il ?"

—Eh bien ! la femme ?

—Il n'y avait pas d'affaire de jupon là dedans. Donc il reste le deuxième point d'interrogation.

—Qui peut en profiter ?

—L'entrepreneur, parbleu !

—Vous êtes fou ! c'est insensé ce que vous me dites.

Mon cigare étant allumé, je quittai le coin en question.

* *

Avez-vous jamais réfléchi à "l'influence des coins de rues sur la destinée des hommes ?"

Elle est énorme, immense...

Le coin de rue est dangereux la nuit et souvent fatal en plein jour, en plein soleil.

C'est du coin de rue que partent la plupart des complots ; c'est là que se forment les coalitions ; c'est au coin de la rue que l'on discute le plan que l'on doit mettre à exécution ; c'est du point d'intersection de deux rues que part souvent le mot d'ordre qui fait ou défait une élection.

Tous les coins de rue ne se ressemblent pas, et tous n'ont pas la même importance. Il y a le coin de rue ouvrier où on parle de l'atelier, où on décide la grève ou le retour au travail après une diminution de salaire. Il y a le coin de rue commerçant, où le cours du thé, du beurre ou des actions se décide. Le coin de la rue canonnier—le plus commun—où on habille et où on déshabille son prochain. Monsieur un Tel, madame Chose et Mlle Machine, tout le monde y passe, chacun à son paquet.

Il y en a tant d'autres que je renonce à les citer.

* *

Mais le coin de rue politique ! en voilà un qui

mérite un moment d'attention. Quand je dis *le*, j'ai tort, car il y en a toujours plusieurs dans chaque ville, et chacun d'eux a sa couleur, sa signification, son importance.

Il y a le coin de rue rouge, le coin de rue bleu, le coin de la rue arc-en-ciel.

A Montréal, le premier que j'ai nommé en commençant cette causerie, a peut-être le moins d'importance. C'est le coin bon enfant, on y parle de tout et même d'autre chose ; mais on y regarde surtout le défilé des jolies femmes, l'après-midi, à partir de quatre heures. On s'y occupe bien un peu de politique, mais en passant, en courant.

Le coin de la banque Ville-Marie est très influent. Sérieux souvent, l'élément rouge y domine, et on y est bien renseigné. A l'heure du *lunch* et vers la fin de l'après-midi, vous y rencontrez avocats, notaires, banquiers, gros commerçants, discutant, pérorant et gesticulant.

La conversation se termine généralement par une proposition généreuse, et on va se désaltérer chez Riendeau, dont la politique consiste à mettre tous les goûts d'accord.

* *

En continuant notre route, droit devant nous, on arrive au coin de la Place-d'Armes. Ici, on parle plus bas, parfois même un signe suffit, on se comprend, *ça y est*.

Le bleu règne partout à cet endroit.

C'est le coin où l'on dispose des hommes et des choses, et la chute de plus d'un ministère y a été décidée. On y parle millions, chemins de fer, octrois de terre, etc.,

C'est le coin des nouvelles officielles, on s'y enrichit et on s'y ruine. C'est le coin de la grandeur et de la décadence.

Où s'y donne rendez-vous, on y conclut des affaires, on en défait parfois. C'est là que le parti choisit souvent ses candidats, c'est de là que partent les orateurs qui vont faire la lutte dans les comtés, et c'est là qu'on revient pour se communiquer les chances de gain ou d'insuccès.

Isaac est le propriétaire de l'établissement favori de ce coin.

* *

Mais ce chemin de traverse m'a éloigné de mon sujet. Pardon, j'y reviens.

Les deux discussions si opposées que j'ai écoutées en passant, se rapportaient, comme vous l'avez déjà deviné, à l'explosion qui a eu lieu dernièrement à Québec, et en somme, elles résumaient les bruits qui ont couru aussitôt la nouvelle connue.

Dire que l'entrepreneur pourrait bien être le coupable, est assez idiot, mais qu'un journaliste ose le soutenir dans un article, c'est un véritable comble ! C'est cependant ce qu'un journal anglais, très peu sympathique aux Canadiens-français, s'est permis d'insinuer.

On ne lui a même pas répondu, et on a bien fait.

En fin de compte, on ignore les noms des dynamitards. Les gouvernements fédéral et local offrent une récompense de quatre mille piastres à quiconque donnera des renseignements suffisants pour arriver à l'arrestation des coupables, et toute la police du pays est sur pied.

Cette tentative de détruire le palais législatif de la vieille capitale de notre province, est l'objet des commentaires de la presse de tous les pays, et partout on s'accorde à dire qu'on ne comprend pas le but des misérables qui ont commis ce crime.

Que les nihilistes russes fassent sauter un czar de temps en temps, c'est à coup sûr une mauvaise action, mais on pourrait trouver à ces assassinats sinon une excuse, au moins une explication, par ce fait que le gouvernement russe est arbitraire, absolu et souvent tyrannique.

Que les socialistes allemands conspirent contre les hommes de fer qui les gouvernent, on le comprend à peu près, en constatant qu'ils sont menés à la baguette et qu'on les traite en véritables esclaves.

Que les communards de France hurlent à propos de tout et réclament à propos de rien, on en trouve l'explication dans ce fait qu'ils sont complètement dévoyés, que parfois le travail manque et que la difficulté de vivre augmente de jour en jour.

Mais, dans notre pays de liberté, où la terre est à tout le monde et où on se gouverne comme on veut, comment expliquer un pareil attentat ?

On ne peut rien répondre, rien, rien...

Je vous ai promis de dire deux mots du jugement de l'affaire Lynam, sitôt qu'il serait rendu.

Nous avons enfin une décision très claire, très explicite.

Quand je vous disais que l'honorable juge, auquel cette cause a été soumise, devait être très embarrassé, vu les témoignages très contradictoires des médecins consultés par les deux parties, j'étais bien dans le vrai, et la preuve c'est qu'il a été décidé de consulter en dernier ressort un aliéniste distingué, dont le rapport servirait de base au jugement.

Quelqu'étrange que puisse paraître de prime abord ce jugement qui ne décide de rien et remet toute la cause entre les mains d'une autre personne, il est le seul qui pouvait être rendu en pareil cas.

La science, en effet, doit avoir le dernier mot dans une question toute spéciale comme celle-ci, et pendant que le public se divisait en deux camps, se demandant si le jugement serait pour ou contre les demandeurs la Cour, par suite d'un raisonnement très droit et très sain, a mis tout le monde d'accord en disant : "Le seul point à décider est celui-ci : l'indifférence marquée de Mme Lynam à l'égard de ses enfants est-elle une preuve de trouble de ses facultés ?"

Sous tous les autres rapports, cette femme est parfaitement saine d'esprit.

Les considérations sur lesquels est basé le jugement, prouvent une étude sérieuse du sujet et serviront certainement de modèle de raisonnement dans les causes de même nature qui seront soumises prochainement aux tribunaux.

* *

J'ai profité l'autre jour d'une des dernières belles journées pour faire un voyage en bateau à vapeur sur l'Ottawa. Je me rendais à Rigaud, en compagnie de M. Ménard, architecte, de M. Hébert, sculpteur, et de plusieurs représentants de la presse, pour visiter l'église de Rigaud, nouvellement décorée par M. F.-E. Méloche.

Ce trajet de quelques heures est, en cette saison, un des plus charmants que je connaisse ; cela vaut le voyage de Mayence à Cologne. Les deux rives de l'Ottawa égalent les plus beaux coups d'œil des bords du Rhin, moins les châteaux.

Mes compagnons, amis des beaux-arts et sincères admirateurs du panorama splendide qui fuyait devant nous et changeait à chaque instant, ne pouvaient contenir leur admiration, et leurs exclamations enthousiastes étonnaient au possible de braves gens de chantiers qui nous entouraient et s'équarquaient les yeux pour découvrir ce qui pouvait bien les motiver.

Ces hommes de la forêt, qui vivent au milieu des plus grands bois du monde, n'en comprennent pas toutes les beautés, quoiqu'ils ne puissent vivre ailleurs.

Les millionnaires, habitués à jeter l'argent par les fenêtres, ne connaissent pas la valeur d'un écu et ne peuvent se mettre dans la tête qu'il existe des gens qui y attachent une grande importance.

* *

Chemin faisant, et les roues du *Prince of Wales* tournant toujours, je demandais à M. Hébert quelques renseignements sur l'artiste dont nous allions juger l'œuvre.

M. F.-E. Méloche, comme l'auteur des statues des prophètes Ezechiel et Jérémie, que vous avez admirées à l'exposition, et de la statue de Cartier, qui va être inaugurée prochainement, M. Méloche, dis-je, est un élève de M. Bourassa, le chef de l'école canadienne. Après être resté sept ans dans l'atelier de ce maître multiple qui tient avec le même talent supérieur : plume, ciseau, compas et pinceau, et à qui on ne peut reprocher qu'une chose—défaut ici, qualité ailleurs—une modestie illimitée, M. Méloche sentit que le moment était venu d'essayer ses ailes et, sortant du nid, il prit son vol dans l'espace. La brise lui fut douce et le conduisit bientôt chez un homme de goût, un bon curé, qui lui confia la décoration de son église, à Saint-Polycarpe.

Cette confiance était bien placée, le maître peut être fier de son élève, "les rayons sont dignes du foyer."

Depuis cet essai, le vent l'a poussé en différents lieux, et partout le succès l'a suivi.

C'est ainsi qu'il a décoré les églises de Saint-Ignace, du Côteau-du-Lac, Champlain, Vaudreuil, Sainte-Angele de Laval, Sainte-Anne, de la Pointe-

au-Père, la chapelle privée de Mgr de Rimouski et Rigaud.

C'est dans ce dernier endroit que nous allions.

* * *

Nous trouvâmes M. le curé Rémillard qui nous attendait et nous servit de cicerone dans sa vieille, vieille église.

L'intérieur n'était guère disposé à la décoration. Figurez-vous une église de campagne très ordinaire, sans lumière et assombrie encore par des jubés qui mangent chaque rayon de soleil. La voûte surbaissée écrase tout, et pour combler tous ces défauts, pas une moulure, par un filet. Je parle d'autrefois.

Aujourd'hui, moulures, frises, arcs-boutants font le tour du monument

C'est que tout est bien changé.

L'église a fait peau neuve—l'expression ne plaira peut-être pas à un puriste, mais, entre-nous !—

Ce qui frappe surtout en entrant, c'est l'harmonie des couleurs ; tout y est calme, demi-teinte, chaud, je dirai même pénétrant.

Jetez un coup d'œil autour de vous ; vous êtes bien dans la maison de Dieu, mais bientôt vous éprouvez un sentiment, un besoin de recueillement où l'idée de pénitence domine.

La note est juste, c'est l'église vouée à la Grande Repentie, à Marie Madeleine, à qui les larmes et le repentir ont donné l'auréole de sainte.

J'ai cherché l'idée du peintre : elle existe, simple, continue, homogène. M. Méloche est de la bonne école, il sait sentir et penser, et rendre ce qu'il a pensé et senti.

* * *

Là-haut, dans la voûte, entre les arcs-boutants, se déroulent des scènes de la vie de Madeleine.

La conversion de M. Madeleine — J.-C. chez Marthe et M. M. — Madeleine annonce à J.-C. la mort de Lazare. — La résurrection de Lazare. — Madeleine versant des parfums sur la tête de J.-C. — Madeleine au Calvaire. — Madeleine au tombeau de J.-C. — Rencontre de Madeleine avec J.-C. — Madeleine à l'ascension.

Le tout est bon, la couleur est chaude, et l'on constate que le peintre a travaillé ces panneaux avec cœur, avec âme.

En étudiant les compositions, on remarque cependant que la couleur l'emporte parfois sur le dessin. M. Méloche est coloriste avant tout, oui, coloriste énergique, même dans ses risaillies.

M. Méloche, vous avez le talent pour mériter une critique—le cas est assez rare dans notre pays où l'on encense trop les médiocrités—soignez votre dessin, vous avez voulu éviter la lourdeur, mais vous êtes tombé un peu dans l'excès contraire, vous avez fait grêle, maigre parfois.

Plus de soin au dessin, et tout ira bien.

M. Méloche est un artiste, retenez son nom, il ira loin.

* * *

Le grand événement de la semaine dernière a eu lieu dans le monde de la plume, c'est la vente du journal français le plus lu de toute la province.

Le *Monde* a été vendu mercredi après-midi, et le lendemain, un autre journal, *Le Nouveau-Monde*, lui a succédé. Ce dernier, quoique né viable, a succombé au bout de trois jours pour bientôt renaître de ses cendres sous le nom de *La Presse*.

Ces journaux sont bien faits, et LE MONDE ILLUSTRÉ leur souhaite longue vie à tous deux.

Vous souvenez-vous, sans aller bien loin en arrière, du temps où il n'y avait que deux journaux français à Montréal, de ce temps où l'on trouvait même qu'il y en avait au moins un de trop, puisqu'ils avaient tant de peine à vivre.

Hélas ! on ne lisait pas.

"Que les temps sont changés !" il y a maintenant cinq journaux quotidiens à Montréal, autant à Québec, il y en a dans toutes les villes, et certains villages même en ont un. Le nombre des journaux hebdomadaires a quadruplé. Le prix en a diminué et partout on lit, on s'instruit, on veut être au courant de tout, enfin c'est le progrès.

Le parti politique qu'il représente n'entre plus dans la réussite d'un journal que comme un appoint secondaire—on préfère même un journal un peu indépendant—mais ce que l'on tient à avoir avant tout, ce sont les renseignements et les nouvelles, et c'est le journal le mieux fait qui arrive au plus fort tirage.

Ceci prouve le bon sens du public.

Cette multiplicité de journaux stimule les écrivains et a pour résultat d'élever le niveau du journalisme.

Encore une fois, tant mieux.

LÉON LEDIEU.

LA VALSE DES FEUILLES

(Voir gravure)

I

Le vent d'automne passe
Emportant à la fois
Les oiseaux dans l'espace,
Les feuilles de nos bois.
Jou s tièdes, brises molles,
Pour longtemps sont chassés !
Valsez comme des folles,
Pauvres feuilles, valsez.

II

Sur les marges des routes,
Au Midi comme au Nord,
Voyez les valser toutes
Cette danse de mort.
Le vent qui les invite
Jamais n'en trouve assez.
Tournez plus vite,
Pauvres feuilles, valsez.

III

Où, toute feuille tombe :
Ormeau, chêne ou tilleul,
Tout homme est à la tombe,
L'enfant comme l'aïeul.
Les plaisirs de ce monde
Sont bientôt effacés.
Poursuivez votre ronde,
Pauvres feuilles, valsez.

LE MORT-VIVANT

M. Sarcey a trouvé dans une brochure qui a pour titre : "Du danger des inhumations précipitées et des incertitudes touchant la mort absolue," par le docteur Frédéric Duchotz, de Wissembourg, une épouvantable histoire dont l'authenticité a été, dit-il, affirmée par le Dr Josat :

A l'hôpital de Liège est un endroit appelé salle des décédés, où sont déposés chaque jour les personnes qui succombent et que le corbillard vient chercher le lendemain, pour être portées à leur dernière demeure. Il y a six semaines environ, des internes, désirant faire quelques recherches anatomiques, descendirent dans cette salle pour choisir un cadavre parmi les sujets que la mort avait frappés pendant la journée.

L'un d'eux était muni d'une lanterne. Quoique habitué à l'image de la mort, on ne pénètre jamais sans une certaine émotion dans les lieux qui renferment les morts, surtout la nuit. Celui-ci est une immense pièce gothique à laquelle on arrive par une dizaine de marches. Une grille, donnant sur la rivière de l'Ourthe, la termine d'un côté et donne passage à une humidité qui s'imprègne aux murailles reluisantes.

Les oiseaux de nuit nichés dans les arceaux des corniches semblent être les gardiens de ce lieu sépulcral. Lorsque les deux internes entrèrent, la lumière vacillante de leur lanterne mit en fuite les habitants vivants de cette demeure de la mort. Leur émotion s'accrut aux bruits que firent ces hôtes sinistres en quittant leur retraite ; ils se rassurèrent cependant et se mirent à examiner les cadavres pour faire leur choix.

Pendant qu'ils étaient occupés à cet examen, il leur semblait entendre quelqu'un respirer derrière eux ; tous deux se retournèrent vivement sans voir personne et, persuadés que leur imagination les avait trompés, ils se mirent à inspecter de nouveau les cadavres.

Une respiration étouffée, mais plus forte cette fois que la première, se fit de nouveau entendre. Alors, la peur saisit celui qui tenait la lanterne ; il se mit à crier en se sauvant du côté de la porte, qu'il voulait ouvrir sans songer, dans son trouble, à tirer d'abord le bouton de la serrure. Ce malheureux, voyant ses efforts impuissants pour ouvrir cette porte, perdit complètement l'usage de la raison, puis s'affaissa haletant et plus mort que viv.

Pendant ce temps, son camarade, plus résolu que lui, chercha à découvrir la cause du bruit qu'il

venait d'entendre, pensant qu'il ne pouvait provenir que d'un des sujets étendus sur les dalles de l'appartement.

Il se mit donc à les examiner l'un après l'autre et en trouva un chez lequel il constata un certain degré de chaleur ; se penchant alors sur lui et appliquant son oreille sur la poitrine du malheureux, il entendit très distinctement une respiration oppressée. Immédiatement, il s'empara du soi-disant cadavre pour le transporter dans une des salles de son service ; dans sa précipitation, il renversa la lanterne que son collègue avait abandonnée et dont la lumière s'éteignit.

Sans s'inquiéter de cet accident, l'interne se dirigea avec son fardeau vers la porte ; mais là, ses pieds s'embarassèrent dans les jambes de l'autre interne que la peur tenait cloué à terre et auquel il ne songeait plus.

Effrayé à son tour, il s'imagina avoir affaire à un autre cadavre ; il laissa tomber le corps dont il était chargé et s'efforça d'ouvrir la porte pour s'enfuir ; l'interne qui se trouvait à terre sentant le cadavre tomber sur lui, réunit ce qui lui restait de force et le rejeta en avant. Il alla tomber entre les jambes de l'interne qui, dominé par une crainte nerveuse poussée à l'extrême, se laissa choir à terre où il perdit connaissance ; mais le bruit produit par cette scène avait été entendu par les infirmiers qui accoururent avec de la lumière.

Rassurés par leur présence, ils reprirent leurs sens et racontèrent ce qui venait de se passer. On transporta l'homme dans un lit convenablement chauffé et on s'empressa de lui donner les soins que réclamait son état sous l'influence desquels il se rétablissait promptement.

Et maintenant, personne, je pense ne refusera de s'associer aux conclusions de l'auteur de la brochure, qui propose d'établir des salles mortuaires où l'on déposerait les cadavres à visage découvert, en attendant que les signes de la mort se fussent authentiquement manifestés.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

La cravate est un lien imposé par le bon ton, mais elle est absolument inutile, et les résultats de son emploi sont des congestions cérébrales et des apoplexies.

Le cou n'a pas plus besoin de vêtements que la face. Aussi, je recommande aux dames d'employer le moins possible de boas et de fourrures, au hommes de laisser le cache-nez au vestiaire.

Les angismes et les laryngites n'ont pas d'autres sources. Quant à demander la suppression de la cravate, c'est prêcher dans le désert, aussi, je me borne à en démontrer les inconvénients.

NOS PRIMES

GAGNANTS DU DERNIER TIRAGE :

Montréal.—Pierre Dominique, 317, rue Visitation ; Théodore Trudeau, 382, rue Ontario ; J. Turcot, 16, rue St-Christophe ; Adélar Désourdi, 388, rue Wolfe ; F. X. Laroche, 163, rue Champlain ; O. Labrecque (\$50), 797, rue St-Catherine ; D. Leclair, 89, rue St-Christophe ; Joseph Lanthier (deux primes), 801, rue St-Catherine ; J. A. Dusureau, 247, rue Brock ; A. Contant, 312, rue Jacques-Cartier ; Octave Boucher, rue St-Joseph ; Edgard Duckett, 379, rue St-Antoine ; Charles Labelle, gardien du Club St-Denis ; Joseph Rivet, 51, rue Plessis ; Isaïe Gervais, 595, rue Albert ; J. B. Pelletier, 372, rue Jacques-Cartier ; Pierre Vallée, 193, rue des Allemands ; Ulric Tapin, 336, rue La-fontaine.

Québec.—Alphonse Vézina, rue St-Jean, Haute-Ville ; J. Buteau, 46, rue d'Aiguillon ; Michel Boulet, 9, 13 et 14, marché Berthelet ; George Sauter ; Elz. Trudel, 8, rue Voltigeur, St-Roch.

Beauport.—G. Terrier, corroyeur.
Valleyfield.—Dr J. A. Ouimet (\$10).
Ville St-Henri.—A. Chicoine, 100, rue St-Augustin, Village Richelieu.—Alphonse Ostigny.
Ste-Cunégonde.—A. Donais ; Ephrem Valiquette.
St-Eustache.—A. P. Bélaire (\$5).
Richmond Station.—C. A. Larue.
Beauharnois.—C. Hébert.

Avis important.—Nous avons reçu des numéros gagnants sans aucune adresse, et des adresses sans les copies du journal portant les bons numéros. Nous prions donc les personnes qui ont des numéros gagnants de nous les envoyer de suite avec leur adresse, afin de n'éprouver aucun retard dans la réception du montant de leurs primes.



FEUILLES D'AUTOMNE.

L A

CHAMBRE N° 7

— o —
PAR RAOUL DE NAVERY

— o —
XII

L'INFIRMIÈRE

Un homme âgé d'environ trente ans, et dont les habits poudreux, le visage ravagé par la douleur témoignaient à la fois d'une grande fatigue et d'une profonde angoisse, marchait fiévreusement devant la porte de l'hôpital de Laribossière. De temps à autre il consultait sa montre d'argent, puis il reprenait sa faction, épiant les alentours de l'hospice. Il vit un certain nombre de jeunes gens traverser la cour et pénétrer dans l'établissement avec la facilité d'hôtes habitués. Le courage lui manquait pour aborder d'eux, cependant avisant un homme d'aspect intel-

—Oui, permettez à cet homme de m'accompagner.
—Je ne le devrais pas, mais le courage me manque pour vous refuser... A une condition, cependant, c'est qu'il sera muet... pas un cri, pas un mot... Il regardera, voilà tout...

—Oh ! merci, monsieur, dit l'ouvrier. Voir ma femme, n'est-ce pas déjà une grande consolation. Vous ne savez pas combien nous nous aimons ! Que Dieu vous rende la joie que vous me causez.

—J'ai assez souffert pour me montrer compatissant, répondit Guillaume.

Jacques Séricourt venait d'entrer. Il posa son chapeau, ôta son paletot, se passa autour du cou les cordons d'un tablier de chirurgien, salua les élèves respectueusement inclinés devant lui, puis, préoccupé d'un cas nouveau qui l'avait retenu une partie de la nuit auprès du lit d'un malade, il pénétra dans la salle et s'approcha du premier des lits.

Mme Vebson n'avait plus de fièvre, mais la nuit douloureuse qu'elle venait de passer laissait des traces sur sa figure pâle. Les cris entendus, les plaintes, les drames lugubres dévoilés durant les heures qui venaient de s'écouler, la laissaient dans

Brusquement il repoussa les médecins et les élèves, et tomba sanglotant sur le lit, étreignant la morte dans ses bras, l'appelant des noms les plus tendres, laissant déborder une douleur approchant de la folie.

Le Dr Séricourt fit un geste ordonnant qu'on respectât l'horrible souffrance de cette homme, puis il demanda à l'interne ce qu'il avait ordonné la veille.

—Vingt gouttes de laudanum dans une potion.

—Cette femme souffrait beaucoup, dit le médecin, mais aucune complication n'était à craindre. Cette mort foudroyante cache un mystère qu'il s'agit d'éclaircir. Appelez une infirmière.

La mère Riduel s'avança.

—Qui a soigné le n° 10 ? demanda-t-il.

—Mlle Clorinde, monsieur le docteur ; on peut dire qu'elle ne l'a pas quittée... La pauvre femme a crié jusqu'à son dernier soupir.

A ce nom de Clorinde, l'ouvrier releva la tête.

—Qui ça, Clorinde ? fit-il d'une voix étranglée.

Mais Clorinde en ce moment se trouvait à la pharmacie, il fallut l'envoyer chercher. Quand elle rentra, roide dans ses mouvements, les traits rigides, les



Confesse ton crime ! Tu as tué ma bien-aimée Blandine. — (Voir page 195, col. 2.)

ligent et bon, il rassembla son courage et se dirigea vers lui :

—Monsieur, demanda-t-il, monsieur, vous êtes médecin ?

—Oui, mon ami.

—Je sais que c'est ni le jour ni l'heure de visiter les malades, mais un grand malheur est arrivé. J'avais expédié à ma femme de l'argent qui s'est égaré en route... Tombée subitement malade, elle a été transportée ici... J'accours de Marseille pour la voir... Si vous saviez combien je l'aime ! Faites-moi entrer, monsieur, faites-moi entrer...

Le jeune docteur regarda l'ouvrier avec une expression de sympathie.

—Je ne suis point médecin de l'hospice, répondit-il avec douceur. J'y viens chaque jour étudier, et le Dr Séricourt est mon ami. Restez près de moi, je vais lui parler pour vous.

Au même moment un coupé entra dans la cour.

—Le voici, dit le jeune médecin.

—Bonjour, Andrezel, fit le savant, avez-vous donc quelque chose à me demander ?

un terrible état d'affaissement. L'interne détailla le traitement qu'il lui avait fait suivre, et Andrezel, se penchant vers elle, lui demanda :

—Ne puis-je rien pour vous ?

Elle le remercia d'un mouvement des paupières.

—Plus tard, oui, plus tard.

La jeune poitrinaire souriait et pensait au temps où les violettes fleurissaient.

Le Dr Séricourt lui adressa un mot d'encouragement et passa devant elle avec un sourire.

Une légère opération le retint quelques minutes auprès d'un malade. Pendant ce temps les yeux de Pierre Latour cherchaient dans les lits le visage de celle qu'il venait voir.

La visite continuait monotone et lente. Tout à coup, en arrivant au n° 10, le docteur s'arrêta.

Le drap rejeté sur le lit moulait un cadavre rigide.

Il le releva, et deux cris jaillirent à la fois : l'un de surprise poussé par le docteur, l'autre de désespoir sorti de la poitrine du forgeron.

—Ma femme ! Ma femme ! dit-il.

prunelles mortes, le docteur ne put s'empêcher d'éprouver un frisson.

—Vous seule avez approché cette malade durant la nuit ? fit-il.

Clorinde n'eut pas le temps de répondre, Pierre Latour s'était élancé vers elle et, posant ses lourdes mains de forgeron sur les épaules de la misérable, il s'écria :

—Confesse ton crime ! tu l'as tuée, ma bien-aimée Blandine, pour te venger d'avoir été repoussée par moi... Ah ! misérable ! misérable ! tu monteras sur l'échafaud.

Andrezel s'approcha de l'ouvrier.

—Mon ami, lui dit-il, calmez-vous, au nom du ciel, peut-être n'y a-t-il ici qu'un malheur !

—J'atteste devant Dieu qu'il y a un crime, monsieur ! Une voix me l'affirme au fond de ma conscience. Elle a tué ma femme, elle l'a empoisonnée.

Cependant, l'autorité d'Andrezel agit sur le malheureux. Il voulait d'ailleurs entendre et les questions du docteur Séricourt et ce que l'infirmière allait répondre.

—Monsieur, fit Clorinde d'une voix sans timbre, vous avez ordonné du laudanum afin de calmer les douleurs de cette jeune femme, je lui en ai fait boire...

—Une fiole entière, répliqua l'interne.

—N'était-ce point l'ordonnance ?

—Vingt gouttes ! dit Jacques Séricourt, j'avais dit vingt gouttes.

—Je me serai trompée, dit Clorinde en baissant la tête, c'est un grand malheur. Elle cria si fort qu'elle troublait toute la salle, j'ai pris une potion pour une autre...

—Ce n'est pas vrai, cria Pierre Latour, ce n'est pas vrai ! Tu savais son nom et tu as voulu te venger, vipère ! mais il y a une justice ! Dites-moi, monsieur, qu'il y a une justice, répéta le forgeron en se retournant vers Andrezel.

—Oui, répondit le jeune médecin, il existe une justice là-haut.

—Nous ferons l'autopsie, messieurs, fit le Dr Séricourt, et s'il y eu crime, ce crime sera poursuivi.

Le reste de la visite s'acheva rapidement. Pierre était resté près de la morte, lui parlant tout bas, couvrant de baisers son visage et ses mains. Nul n'avait le cruel courage de l'arracher de cette place. Debout à quelque distance, droite et rigide, Clorinde le regardait...

Au moment où le docteur s'arrêta devant le lit de la jeune mère, celle-ci joignit les mains :

—Mon enfant ! dit-elle, mon enfant !

—Où est cet enfant ? demanda le docteur.

—Mort, répondit Estabelle.

—Je l'ai entendu crier, crier de douleur, quand vous l'avez placé sur le poêle brûlant, fit la malheureuse femme.

—Qu'est-ce que cela signifie ? demanda le docteur.

—L'enfant vagissait de froid, reprit Estabelle dont le visage fut subitement envahi par une rougeur apoplectique, j'ai voulu le réchauffer...

Le médecin se dirigea rapidement vers l'endroit où se trouvait le petit cadavre, il était couvert de brûlures profondes, et Séricourt ramassa sur le sol des fragments de langes à demi consumés.

—Misérable femme ! dit-il en foudroyant du regard Estabelle.

Un moment après, le docteur, accompagné d'Andrezel et des internes, se faisait annoncer chez le directeur.

—Monsieur, lui dit-il, les faits qui viennent de se passer nécessitent la présence des magistrats. Je me trouve en présence de deux morts causées par des crimes : un infanticide que les jurés qualifieront, et le trépas d'une jeune femme empoisonnée par une infirmière. Je rends la femme Estabelle et la fille Clorinde responsables.

Le directeur essaya de protester :

—J'accuse, dit Jacques Séricourt, les juges décideront.

Puis, regardant bien en face le directeur.

—Vous avez exigé le r nvoi des religieuses qui donnaient à nos malades des soins intelligents et des consolations de toute heure, voici pour la première fois la justice saisie d'une affaire d'empoisonnement et d'infanticide... Mais, soyez-en convaincu, monsieur, elle franchira souvent le seuil de votre établissement. En l'ouvrant aux infirmières laïques, vous y avez fait pénétrer la fraude, le vol et les plus mauvaises passions.

Le docteur quitta le cabinet du directeur et s'installa dans une pièce voisine de la salle de dissection.

Une heure plus tard, les magistrats arrivèrent. L'autopsie fut décidée pour l'infortunée jeune femme, elle amena la certitude que celle-ci avait succombé à l'absorption d'une quantité considérable de laudanum. La mort de l'enfant ne laissait aucun doute sur les causes qui l'avaient amenée.

Dans le lieu même où venait de se pratiquer l'autopsie eut lieu la confrontation des inculpées avec les cadavres.

Estabelle tremblait de tous ses membres. Ses joues flasques avaient perdu leurs couleurs, elle flageollait sur ses courtes jambes. L'épouvante que lui causait la justice la prenait à la gorge et empêchait les mots qu'elle prononçait d'arriver à l'oreille des magistrats. Elle protestait de son innocence et répétait confusément que dans sa hâte de s'occuper de la mère, trouvant l'enfant glacé, elle l'avait posé sur le poêle sans se douter qu'il fut assez brûlant pour lui causer une souffrance. Elle paraissait sincère.

Les témoins entendus appuyèrent ses dires. Néanmoins, elle fut mise en état d'arrestation.

L'attitude de Clorinde fut tout autre. Froide, presque hautaine, elle avoua s'être trompée, sans ajouter même une expression de regret. Quand on montra le visage de Blandine convulsé par l'horreur des souffrances éprouvées, loin de détourner la tête, elle attachait ses regards avides sur la figure de la morte.

Alors entra Pierre Latour.

Il ne vit ni les magistrats, ni le docteur, il ne vit que Clorinde.

—Monstre ! dit-il, monstre sans entrailles ! Tu pouvais me tuer, me planter un couteau dans le cœur ou me jeter du vitriol à la tête. En te repoussant, je t'avais offensée, mégère ! Mais que t'avait fait cette douce créature ! Oh ! messieurs, n'avez ni pitié ni grâce pour elle. En a-t-elle eu pour ma bien-aimée ?

Interrogé sur le passé, Latour raconta le roman imaginé par Clorinde. Il ajouta que durant plusieurs mois il ne se douta nullement des vus de la femme de chambre ; lorsqu'elle les dévoila, il prétextait un départ et changea de quartier.

L'accent de ce malheureux impressionna vivement ceux qui l'entendirent. Clorinde ne répliqua pas un mot. Une sorte de rictus crispait ses lèvres minces, elle se renferma dans de froides dénégations. Une perquisition fut ordonnée dans sa chambre. Au milieu des cendres du foyer on retrouva les fragments de la photographie de Pierre.

Le soir même Estabelle et Clorinde étaient écrouées à Saint-Lazaro.

Le scandale et l'épouvante furent grands dans la maison. La terreur envahit l'esprit des malades. Chacune d'elles se demanda si l'une de ces femmes remplaçant les religieuses n'était point son ennemie. Les journaux s'emparèrent de ces faits en attendant le jugement des tribunaux. Des lettres s'échangeaient entre le directeur d'une administration puissante et d'honnêtes gens révoltés par les faits navrants qui se multipliaient depuis le renvoi des Sœurs de Saint-Vincent de Paul.

Le sentiment de la crainte, le besoin de se cramponner à une céleste espérance, quand tout leur manquait en ce monde, rapprocha les malades de la religion qu'on semblait leur interdire. Un sentiment de révolte germa dans les esprits. Quelques vieilles femmes que de nombreuses misères clouèrent maintes fois sur des lits d'hospice se rappelaient les soins et les bontés des religieuses, et ne se gênaient point pour en parler tout haut.

—Je me souviens, disait la vieille Sophronie en secouant la tête, d'avoir été plus d'une fois clouée sur un lit d'hôpital. Rien qu'à voir la cornette blanche d'une sœur, à entendre le cliquetis des médailles de son chapelet, je me sentais rassurée. Cela nous consolait de savoir que des filles de grandes maisons venaient de quitter leur famille, le luxe dont elles étaient entourées, pour venir se pencher au-dessus de nos lits de souffrance. Leur vue seule nous rappelait au sentiment religieux. Comment ne point croire en un Dieu à qui elles sacrifiaient tout. On les remplace par des servantes à gages ! Est-ce qu'elles nous aimeront, celles-là ? Ne faut-il point leur payer les plus petits soins, les moindres adoucissements ? Quelques-unes nourrissent un vieux père, d'autres des enfants. On doit se conserver pour la famille. La moindre plaie leur cause une répugnance invincible. Elles redoutent les virus dangereux, les maladies dangereuses. Ce sont des domestiques salariées pour un travail plus dégoûtant qu'un autre, voilà tout. Peut-on leur demander de la charité pour ceux qu'elles soignent ? Cela était bon quand il s'agissait des saintes Sœurs qui nous pensaient pour l'amour de Jésus en croix. Avec les religieuses, on a supprimé la chapelle que nous voyons à l'extrémité de la salle. Le soir, la Sœur y faisait la prière. Cela ne gênait personne, n'est-ce pas, et cela consolait bien des malades. Nous tombons de plus en plus bas, voyez-vous, et c'est à sortir d'ici quand la mort nous menace.

—Vieille radoteuse ! murmura Jeanne Hortis en passant près de Sophronie.

L'octogénaire se trouvait voisine de Mme Vebson ; celle-ci tourna un regard sympathique vers la vieille femme. Elle aussi trouvait bien dur de voir autour d'elle ces infirmières à l'aspect insolent et dur. Mais elle se disait que jamais elle n'aurait pu guérir sans la résolution qu'elle avait prise avec tant de larmes. Mélati trouvait difficilement du travail, la misère

devenait si grande qu'elles ne parviendraient point à en triompher toutes deux. Il fallait que l'une d'elles se sacrifiât, et la mère s'était résignée.

Mais si elle pouvait consentir à rester loin de sa fille jusqu'à ce qu'elle fut guérie, elle ne renonçait point à recevoir des consolations devenues pour elle d'autant plus indispensables qu'elle se sentait plus profondément atteinte. Ce qui s'était passé la veille la remplissait d'une crainte inconnue, elle se demandait ce qui adviendrait d'elle, dans cet hôpital placé sous la protection de la loi, dirigé par une administration puissante, et où on tuait à la fois les enfants et les femmes.

Voyant donc s'approcher de son lit la nouvelle infirmière, Rosalie Chardon, elle lui dit d'une voix suppliante :

—Je désirerais voir l'aumônier.

—Nous n'en avons plus, répondit Rosalie.

—Plus d'aumônier dans une maison où l'on souffre, où l'on meurt !

—Non, madame.

—Mais quand on désire un prêtre ?

—On adresse sa demande au directeur de l'hospice.

—Rendez-moi donc le service de lui transmettre la mienne.

—Oui, madame, répondit Rosalie.

Suivant sa promesse, elle se rendit au bureau du directeur et lui expliqua ce que souhaitait madame Vebson.

—Est-elle à l'agonie ? demanda le directeur.

—Non, monsieur, mais elle souffre cruellement de fièvres rapportées des Indes. C'est une dame, celle-là ! Je ne connais pas de malade plus douce et plus patiente.

—Répondez-lui qu'on lui enverra un prêtre quand elle entrera en agonie. Je ne ferai point de cette maison l'asile de la superstition et de l'obscurantisme.

Le directeur qui, la veille, était allé voir à l'Eden le ballet *Excelsior*, en avait rapporté ce souvenir.

—Je lui dirai, monsieur : superstition et obscurantisme... Voilà bien les deux mots prononcés par monsieur le directeur ?

—Oui, allez.

Rosalie Chardon rentra dans la salle et s'approcha du lit de Mme Vebson.

—Ce que je redoutais arrive, madame, le directeur refuse qu'on prévienne un aumônier.

—Sous quel prétexte ?

—Vous n'êtes pas assez malade.

—Il a osé dire cela ?

—Il s'est servi de cette expression : " Je l'autoriserai quand elle entrera en agonie."

—Mais c'est monstrueux ! s'écria Mme Vebson, oui, vraiment monstrueux ! Quoi ! tandis que je reste en pleine possession de mes facultés, on m'interdit la réconciliation avec Dieu, on me prive des consolations divines de la religion ! Et il ne me sera permis de la réclamer qu'au moment où mon esprit entrera dans la grande obscurité de la mort. Aurai-je donc alors la lucidité nécessaire pour remplir mes devoirs, pour me repentir du mal commis et faire une paix avec le Juge devant qui je vais paraître. A l'agonie ! On laissera les prêtres s'approcher de moi ! Quelle hypocrite dérision ! Quand la souffrance me tordra sur mon lit, quand la nuit se fera tout autour de moi, quand la douleur physique me jettera dans une prostration semblable à un trépas anticipé, le prêtre pourra venir... Mes oreilles n'entendront plus les mots qu'il prononcera, ma langue glacée ne pourra plus répondre aux prières sacrées... Je sentirai à peine les onctions qui purifient la chair coupable ! Et le prêtre sera là ! cela est infâme ! infâme !

Mme Vebson ajouta d'une voix plus douce :

—Je vous remercie, oui, je vous remercie du fond du cœur.

Pendant le reste du jour, Arinda ayant tiré ses rideaux pleura sans bruit.

Son sacrifice devenait inutile. Elle sentait qu'elle ne pouvait demeurer dans cette maison sans Dieu. Une à une devant elle les souffrances passées se réveillaient. Le nom de Gaston mourait sur sa lèvres avec des sanglots. Enfin, elle prit une résolution qui la calma, et elle s'endormit.

Le lendemain, au moment du lever, elle ne se contenta point de quitter son lit ; afin qu'il fût possible de le faire avant la visite du médecin, elle s'habilla lentement, frissonnante, le cœur dévoré par l'angoisse, puis elle s'assit près de sa couche.

Avec sa robe élimée de cachemire noir, son châle

rougi, son chapeau démodé, Mme Vebson gardait cependant un grand air.

Quand le Dr Sérécourt entra, accompagné de Guillaume Andrezel et de ses élèves, elle sentit monter une faible rougeur à son front.

Il ne tarda point à se trouver près d'elle.

—Quoi ! lui dit-il, debout et dans ce costume.

—Monsieur le docteur, répondit Mme Vebson, je vous demande mon *exeat*.

—Y songez-vous, madame, vous êtes malade, très malade !

—Je le sais, monsieur, puisque j'ai pu me résoudre à entrer ici.

—Vous manquerez chez vous de bien des choses.

—Peut-être de pain, docteur, à coup sûr de remèdes.

—Quelle raison vous force à partir ?

—Le directeur m'a refusé le droit de faire venir un prêtre.

Guillaume Andrezel fit un geste de colère.

—Après les religieuses, l'aumônier ! c'est logique.

—Réfléchissez, madame, reprit Jacques Sérécourt.

—J'ai assez souffert pour avoir besoin de Dieu, dit Mme Vebson.

Le docteur se tourna vers l'interne.

—Remettez son *exeat*, à madame, dit-il.

Arinda se leva, prit le papier d'une main tremblante, remercia et quitta la salle.

Guillaume Andrezel se dirigea vers le pied du lit et copia sur la pancarte la note dont il avait besoin.

La malade se sentait si faible qu'elle vacillait en quittant l'hôtel.

Mais si frappée qu'elle se sentit, elle n'eût à aucun prix consenti à demeurer un jour de plus dans cette maison.

Elle s'arrêtait brusquement, s'appuyant tantôt sur un meuble mis en étalage, tantôt contre une maison, respirant avec peine.

L'heure était matinale, la circulation ne se trouvait point encore rétablie dans les rues. Paris s'éveillait, faisait sa toilette matinale. Les trottoirs ne gardaient plus de neige, mais l'abondance avec laquelle elle était tombée n'avait pas encore permis d'en débarasser les deux côtés de la rue. Les misérables vêtements d'Arinda ne pouvaient la protéger contre l'intensité du froid ; elle frissonnait sous son maigre châle et, malgré son énergie, elle craignit plus d'une fois de tomber.

Tandis qu'elle marchait vers la rue Mauberge, une pensée traversa son esprit :

—Si j'entrais à l'église ? se dit-elle.

Saint-Vincent de Paul se trouvait non loin de là, elle se dirigea de ce côté.

Des fidèles s'y rendaient pour l'office matinal ; Arinda ressentit une consolation subite à l'idée de prier dans sa maison. Celui qu'on chassait de tous les lieux de souffrance, et d'invoquer le grand Proscrit sur son autel.

Ce fut en se traînant le long des murailles qu'elle pénétra dans l'église, mais la force lui manqua pour monter bien haut, elle s'arrêta près du dernier pilier et ses regards embrassèrent avec une sorte de ravissement le grand vaisseau du temple. Au-dessus des colonnes défilait dans sa beauté majestueuse et vraiment chrétienne, cette longue procession peinte par un artiste de génie. La famille sanctifiée, grandie par l'amour, l'immolation, le martyr trouvait là une consécration admirable. Les types divers d'hommes, de femmes et d'enfants attiraient et charmaient le regard. Ceux-là jouissaient depuis longtemps de la gloire céleste achetée par leurs épreuves et leur courage. En voyant planer au-dessus d'elle ces protecteurs qui connurent eux aussi les amertumes de la terre, et les acceptèrent par amour pour Dieu, Mme Vebson sentit son âme pénétrée d'une douceur infinie. Il lui sembla que des bouches de ces amis célestes tombait la promesse d'un meilleur avenir. Perdue dans le sentiment d'une ferveur grandie par l'excès de sa misère, elle entendit la messe, emplissant son âme d'une douceur qui la réchauffait.

Lorsque le prêtre quitta l'autel, Arinda laissa passer le flot des fidèles, puis, voyant qu'elle se trouvait en ce moment presque seule dans l'église, elle quitta sa place et s'approcha du bénitier.

Mais soit qu'elle ressentit une fatigue augmentée par un long agenouillement, soit qu'au sortir de l'atmosphère tiède de l'église, le froid la saisit plus vivement, elle chancela en franchissant la porte, puis, tentant vainement de se retenir à une colonne, elle tomba privée de sentiment.

En ce moment, une dame élégamment vêtue de

noir gravissait les marches de l'escalier appuyée sur le bras d'un jeune homme.

Ni l'un ni l'autre ne vit tomber Arinda, mais tous deux aillèrent heurter ce corps qui paraissait privé de vie.

—Francis ! Francis ! dit la dame, vois donc cette infortunée.

—Evanouie, dit le jeune homme. A sa pâleur on dirait qu'elle succombe presque autant à la faim qu'à la maladie.

—Pauvre créature !

—Nous ne pouvons la laisser sans secours, dit le jeune homme.

—Mon ami, dit la mère, cours chercher une voiture, je t'en supplie, pendant ce temps j'essaierai de ranimer cette infortunée.

La dame s'agenouilla sur le pavé, fit respirer des sels à la malade, mais ses efforts demeurèrent infructueux, et ce fut Francis qui, avec l'aide du cocher, déposa la malheureuse femme dans une voiture.

—Où allons-nous la conduire ? demanda Francis.

—Chez nous, mon enfant, nous verrons plus tard.

(La suite au prochain numéro.)

LES TROIS CANDIDATS À LA PRÉSIDENTIE DES ÉTATS-UNIS

Blaine est marié, Butler est veuf, Cleveland est célibataire.

Butler est né dans le New-Hampshire, Cleveland dans le New-Jersey, Blaine dans la Pennsylvanie.

Cleveland a 47 ans, Blaine 54 et Butler 65.

Blaine est presbytérien, Butler est épiscopalien et Cleveland est congrégationaliste.

Butler pèse plus que Blaine, Cleveland est le plus pesant des trois.

Les cheveux de Cleveland grisonnent, ceux de Blaine sont gris, et Butler est chauve.

L'instrument favori de Blaine est l'accordéon, Butler aime le clairon et Cleveland aime le basson.

Butler boit du vieux vin, Blaine aime l'eau-de-vie et l'eau de Seltz, Cleveland préfère la bière.

Cleveland a toujours été démocrate, Blaine républicain et Butler toute sorte de choses.

Butler était major-général dans l'armée, Blaine et Cleveland ne se sont jamais élevés plus haut qu'à la dignité de simples mortels.

Blaine porte toute sa barbe, Butler et Cleveland portent seulement la moustache.

Butler est du L. L. D., ainsi que Blaine, Cleveland ne l'est point.

Cleveland est le plus pauvre des trois candidats, Butler est plus riche que Cleveland et Blaine ensemble.

Butler et Cleveland sont avocats, Blaine est politicien.

Blaine fait vite un discours, Butler parle lentement, le style de Cleveland est concis et poli.

Butler porte la plus petite chaussure, Cleveland la plus grande.

Cleveland plaisante rarement, Butler est plein d'esprit, Blaine rit des balivernes des autres.

Tous les candidats ont de grosses têtes, mais Butler a la plus grosse des trois.

LES FENÊTRES DE JADIS

Saviez-vous que les portes et fenêtres garnies de vitres ne datent que du milieu du quinzième siècle ?

Jusqu'à cette époque les vitres étaient remplacées par de la toile cirée ou du papier huilé. On lit, dans les "comptes de l'argenterie des rois de France," en 1454 :

"Deux aunes de toile cirée dont a été fait un châssis, mis en la chambre de retrait de ladite dame reine au château de Melun.

"Plus quatre châssis de bois à tendre le papier sur les fenêtres de ladite chambre, et huile pour les oindre pour être plus clairs."

Il est démontré, cependant, que le coulage du verre était connu en France dès le treizième siècle, mais on ne songea que plus tard à l'employer pour en faire des vitres. En 1413, la duchesse de Berry s'étant rendue au château de Montpensier, en Auvergne, les fenêtres dudit château furent garnies de toiles cirées, *par défaut de verrerie*.

Plus de cent cinquante ans après—chose vraiment curieuse—on voit l'intendant du duc de Northumberland proposer de démonter les vitres du château

de Sa Seigneurie pour les mettre à l'abri du vent pendant son absence.

En Ecosse, le palais du roi, jusqu'en 1661, n'eut de vitres qu'aux étages supérieurs ; les fenêtres du rez-de-chaussée étaient fermées par des volets de bois que l'on ouvrait de temps à autre pour laisser entrer l'air.

Enfin—dernier détail—c'est du règne de Louis XI que datent les premiers statuts de la communauté des vitriers de Paris.

CURIEUSE HISTOIRE

Un correspondant en Cochinchine d'un journal parisien raconte une curieuse histoire. Lorsque le consul anamite de Saigou fut chassé, en juin dernier, il fut obligé de disposer à la hâte de ses voitures, de ses meubles et de ses effets en général.

Parmi ses biens se trouvaient quinze crocodiles vivants, qui l'embarraçaient vivement, car il ne trouvait pas d'acheteur pour ces charmants amphibiens. Il les avait achetés pour le compte de l'empereur Tu Duc, qui, non seulement avait un caprice pour ces animaux, mais savait les utiliser.

On raconte que dans son palais, à Hué, il avait une vaste pièce d'eau qui servait de tirelire royale.

Il y cachait les trésors dont il n'avait pas besoin dans le moment, et n'y touchait qu'à la dernière extrémité. Il faisait creuser des troncs d'arbres, les bourrait d'or et les jetait dans la pièce d'eau.

Pour se garantir contre les voleurs, et pour que lui-même ne fut pas tenté de tirer sur sa réserve à moins d'absolue nécessité, il entretenait dans la pièce d'eau un certain nombre de crocodiles, dont la présence indiquait assez clairement quel serait le sort inévitable de tout imprudent qui aurait voulu se risquer à portée de ces longues et fortes mâchoires.

Lorsqu'il devenait nécessaire d'avoir recours à cette réserve, il fallait d'abord tuer les crocodiles, ce qui ne pouvait se faire sans la permission de l'empereur et après délibération du conseil des ministres.

DE PARTOUT

—La production de l'étain dans le monde s'élève à 45,770 tonnes. Un tiers de cette quantité est employée sur ce continent.

—Le pont suspendu de Niagara a 2,260 pieds de long ; celui de Kiel (Russie), 2,562 pieds, et celui entre New-York et Brooklyn, 5,980 pieds.

—On compte dans tout l'univers 34,000 journaux, dont 32,000 en Europe et en Amérique. C'est l'Angleterre qui occupe le haut de la liste, la Belgique vient en deuxième lieu.

—Après l'exposition des bébés, l'exposition des monstres. Une exhibition très curieuse va avoir lieu à Londres : l'exposition des monstres et des phénomènes. On verra là une collection d'enfants à deux têtes, à deux corps, à trois jambes ; l'homme cyclope, qui n'a qu'un œil au milieu du front ; l'artiste tronc, sans bras ni jambes ; le grand devissé, qui jouit de la faculté de retourner complètement la tête ; la jeune fille aux pieds d'éléphant, l'homme à la trompe, l'homme à la tête de veau, des géants, des nains, des colosses, etc.

RÉCRÉATIONS EN FAMILLE

No. 16.—CHARADE

Mon Premier e t. souvent un appel.
Mon Second toujours sans appel.
Mon Tout est pour le mercantile,
Certes un objet très utile.

No. 17.—ÉNIGME

Je suis, ami lecteur, ce miroir magnifique,
Très souvent humide, mais toujours magnétique.
Je suis enfin aussi, puisqu'il faut te le dire,
Le chemin de l'amour quand il veut s'introduire.

SOLUTIONS :

No. 13.—Les mots sont : En ton eau.—En tonneau.

No. 14.—Les mots sont : Tige et Gite.

No. 15.

Blancs.

1 T 7 e F D
2 P 4 e R, échec et mat.

Noirs.

1 Ad libitum.

RÉBUS



Trouvez un écureuil dans cette gravure

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

La nuit porte conseil

LE JARDIN DU MARIAGE

Il existe un grand jardin.
Tous ceux qui sont en dehors veulent y entrer.
Tous ceux qui sont dedans veulent en sortir.
Tous ceux qui en sont sortis veulent y rentrer.
Ce grand jardin, c'est le mariage.
Dans les allées, peu de promeneurs.
La foule gambade dans les plates bandes sans souci des règlements placardées à la porte. On y danse, on s'y fait des visites dans les bosquets. Ceux qui n'ont pas le droit d'en sortir en sortent, ceux qui n'ont pas le droit d'y entrer y entrent. On s'amuse, on s'injurie...
Quel drôle de jardin !

VARIÉTÉS

Belle pensée d'un égoïste :
"J'aime mieux chez mes amis les grandes douleurs que les petits chagrins, parce que les grandes douleurs sont muettes..."

A la cour de police :
—Enfin, vous avez une véritable passion du vol.
—Qu'est-ce que vous voulez, monsieur le juge, on ne se refait pas.
—Vous préférez refaire les autres.

Un valet de chambre se présente pour une place.
—Où avez-vous servi ?
—Chez un aveugle.
—Pourquoi l'avez-vous quitté ?
—Il était trop regardant.

Un paysan consultait un avocat sur son affaire.
Après l'avoir examinée, l'avocat lui dit :
—Votre affaire est bonne.
Le paysan paye et dit :
—A présent, monsieur, dites-moi franchement si vous trouvez ma cause aussi bonne qu'auparavant.

DR H. E. DESROSIERS,
70 RUE ST. DENIS,
MONTRÉAL.

DR J. LEROUX,
2445, RUE NOTRE-DAME,
MONTRÉAL.

N. GOYETTE, BOUCHER.
MARCHE D'HOCHELAGA,
Etau 1 et 3.

CHARLES DAVID, MAGASIN DE CHAUSSURES.
565, RUE SAINTE-CATHERINE,
MONTREAL.

MATHIEU FRÈRES --- Marchands de Vins.

No. 87, rue Saint-Jacques Montréal.

PRIMES

OFFERTES CHAQUE MOIS PAR

Le Monde Illustré

1re. Prime	-	-	\$50
2me.	"	-	25
3me.	"	-	15
4me.	"	-	10
5me.	"	-	5
6me.	"	-	4
7me.	"	-	3
8me.	"	-	2

86 Primes, à \$1 - 86

94 Primes. \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

MATHIEU & GAGNON

MARCHANDISES DE NOUVEAUTÉS.

En gros et en détail,

105, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

Spécialité : Soie, Satin, Velours, Etoffes à Robes, Cachemires, Crêpes, Tweeds de toutes sortes.

L'ALBUM MUSICAL,
JOURNAL MENSUEL,

Contient seize pages de musique et huit pages de texte tous les mois.

PRIX : \$3 PAR ANNEE

Envoyez 25 cents pour un numéro échantillon à

LABELLE & FILIATREAU,
(Boîte 325.) 25, Rue St-Gabriel.

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie

GEBHARDT-BERTHIAUME,

No. 30, Rue Saint-Gabriel, Montreal.

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires,
Programmes, Lettres funéraires,
Circulaires, Affiches, etc.
Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS :

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités.

Étiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

[Imprimé par la Cie. Lithographique Burland.]

JOUISSEZ

De la Santé et du Bonheur

COMMENT ?

Faites comme d'autres ont fait.

Souffrez-vous de maladies des reins ?

"Le "Kidney Wort" m'a ramené, pour ainsi dire, des portes du tombeau, lorsque j'avais été condamné par treize médecins éminents du Détroit."

M. W. Deveraux, Mechanic, Ionia, Mich.

Vos nerfs sont-ils affaiblis ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri la faiblesse des nerfs, etc., lorsque l'on désespérait de mes jours." Mde M. M. B. Goodwin, Ed. Christian Monitor, Cleveland, O.

Souffrez-vous de la maladie de Bright ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque mon urine avait la consistance de la craie, puis ressemblait à du sang.

Frank Wilson, Peabody, Mass.

Souffrant de la diabète ?

"Le "Kidney Wort" est le remède le plus efficace que j'aie prescrit. Il procure un soulagement presque immédiat."

Dr Phillip C. Ballou, Moncton, Vt.

Souffrez-vous de maladies du foie ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri d'une maladie chronique du foie lorsque je demandais à mourir."

Henry Ward, ex-colonel, 69 Gardes Nationale, N.Y.

Souffrez-vous de douleurs dans le dos ?

"Le "Kidney Wort" (1 bouteille) m'a guéri lorsque j'étais si souffrant que je ne pouvais me lever, mais que je me roulais hors de mon lit."

C. M. Tallmage, Milwaukee, Wis.

Souffrez-vous de maladies des reins ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri de maladies du foie et des reins après que j'eus suivi inutilement, pendant des années, le traitement des médecins. Ce remède vaut \$10 la boîte."

Saml Hodges, Williamstown, West Va.

Souffrez-vous de la constipation ?

"Le "Kidney Wort" facilite les évacuations et m'a guéri après que j'eus fait l'essai d'autres remèdes pendant seize ans."

Nelson Fairchild, St-Albans, Vt.

Souffrez-vous de la malaria ?

"Le "Kidney Wort" est supérieur à tous les autres remèdes dont j'ai jamais fait usage dans ma pratique."

Dr R. K. Clark, South Hero, Vt.

Etes-vous bilieux ?

"Le "Kidney Wort" m'a fait plus de bien que tous les autres remèdes dont j'ai jamais fait usage."

Mde J. T. Galloway, Elk Flat, Oregon.

Souffrez-vous des hémorrhoides ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri radicalement des hémorrhoides qui coulaient. Le Dr W. C. Kline m'avait recommandé ce remède. G. H. Horst, Caissier M. Bank, Myertown, Pa.

Etes-vous torturé par le rhumatisme ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque les médecins m'avaient condamné et après que j'eus souffert pendant trente ans."

Elbridge Malcolm, West Bath, Maine.

Aux femmes qui sont malades ?

"Le "Kidney Wort" m'a guérie d'une maladie dont je souffrais depuis plusieurs années. Plusieurs de mes amies qui en ont fait usage en disent le plus grand bien."

Mde H. Lamoreaux, Ile La Mothe, Vt.

Si vous voulez chasser la maladie et jouir d'une bonne santé

Faites usage du

KIDNEY-WORT

Le Purificateur du Sang.

DUHAMEL & LEMIEUX.

Encanteurs et marchands à commission,

527- RUE SAINTE-CATHERINE - 527

MONTREAL.

L'administration du "MONDE ILLUSTRÉ" est en état de procurer tous les numéros depuis le commencement, à ceux qui désireront compléter la série.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, Editeurs-propriétaires. Bureau : Rue Saint-Gabriel, No. 30, Montréal.

J. A. RODIER, Gérant.